

Dans les *Mémoires de l'Institut historique de Provence*, tome IX, 1932, on peut lire une lettre jusqu'alors inédite de Victor Gelu, adressée « A M. J. Roumanille, poète et journaliste, Avignon. » (Lettre communiquée par la famille à Jules Belleudy. Belleudy, né en 1855, fut journaliste républicain avancé à Marseille aux débuts de la Troisième République, puis sous-préfet et préfet).

Lettre éclairante à bien des égards. Pour les lecteurs peu au fait de l'histoire de la poésie provençale, situons rapidement le décor. Je donnerai, (en bleu), d'autres explications et commentaires au fil de la lecture.

Gélu écrit et chante en provençal depuis la fin des années 1830, il a publié ses *Chansons provençales et françaises* en 1840. Mais il ne s'est pas mêlé aux entreprises de son collègue Désanat qui, depuis Marseille, a tenté à deux reprises de faire vivre un hebdomadaire entièrement en vers provençaux, *Lou Bouil-Abaiisso* [1841-1842, 1844-1846] ouvert à tous les « troubaïres » provençaux et languedociens. Parmi les rimeurs qui ont rejoint Désanat, il arrive de rencontrer Roumanille, d'abord répétiteur dans une pension d'enseignement, puis employé de l'imprimeur Seguin, à Avignon. En 1848, Roumanille est un « blanc » catholique pur sang, il ne se reconnaît en rien dans la jeune République, il collabore au journal conservateur d'Avignon *La Commune* et publie une série de dialogues anti-rouges qui ont une vraie audience populaire. Une fois passé le Coup d'État, alors que par la menace, la condamnation ou l'exil un certain nombre de rimeurs provençaux républicains se sont tus, Roumanille essaie de rassembler, sans exclusive, ceux qui se manifestent toujours dans une poésie détachée de l'actualité. Il en publie quelques-uns en 1852 dans le recueil *Li Prouvençalo*, et il organise fin août de cette année, en Arles, un premier et modeste Congrès des poètes provençaux auquel, en compagnie de son ami Désanat, Gelu se rend, plus par curiosité que par intérêt véritable. Il y rencontre ce qu'il estime être seulement de la vacuité et de la fatuité, et prend toute ses distances. D'après lui, un seul de ces « poètes » est vraiment un poète, Aubanel.

Bref, l'affaire est pour lui entendue, il n'a rien à voir avec cette cohorte de rimailleurs et ne répondra plus aux sollicitations ultérieures de Roumanille. D'où cette lettre.

« Marseille, le 31 octobre 1852

Mon cher Monsieur Roumanille,

Je réponds un peu tard à votre aimable lettre du 15 courant parce que je n'ai pu en prendre connaissance avant ces jours derniers, à cause d'une absence de trois semaines que j'ai faite depuis le commencement de ce mois.

J'ai beaucoup de regret à vous l'avouer : mais, franchement, il ne m'est pas possible de condescendre à votre gracieuse invitation. S vous me connaissiez mieux, M. Roumanille, vous sauriez que je suis tant soit peu sauvage : je dirai même farouche et tout d'une pièce. Vous sauriez que jamais de ma vie je n'ai rien su ni voulu faire de ce que font les autres, et surtout comme ils le font. En outre, j'ai une imagination affreusement paresseuse ; et jamais je n'ai cherché à l'émoustiller pour la forcer à produire. J'attends l'inspiration : lorsqu'elle arrive, j'en profite ; mais je ne cours pas après elle, car j'y perdrais mon temps et ma

peine. La Folle du logis est, sans contredit, plus fantasque chez moi que chez nul autre ; et mon mince bon sens deviendrait bientôt du délire si je voulais tenter de mettre un frein aux écarts de ma fantaisie, soit qu'elle s'emporte, soit qu'elle regimbe.

Il est possible que le dialecte du Comtat, du Bas-Languedoc et des bords du Rhône inférieur se prête admirablement à rendre aux pensées naïves, tendres, gracieuses ou mélancoliques que comporte le Noël populaire tel qu'on l'a entendu et pratiqué dans nos contrées jusqu'à ce jour ; mais notre âpre dialecte marseillais, le vieux Punico-Phocéén, se refuse absolument à ce genre de poésie. J'en suis plus que sûr. [On a là cette vision ethnotypale des différents dialectes provençaux qui sera celle de Gelu jusqu'à sa mort : le parler provençal rhodanien, qui sera celui des premiers félibres, est confit de mièvrerie. On remarquera d'abord qu'en affirmant cela, Gelu renvoie à leur néant des rimeurs marseillais, comme le « poète national » de Marseille, Pierre Bellot, qui se sont risqués, et se risqueront encore à pratiquer ce genre. On remarquera aussi qu'il oublie ce qu'il écrivait à propos du Congrès des poètes provençaux d'août 1852 : la seule pièce qui avait trouvé grâce à ses oreilles était justement le Noël d'Aubanel, *lou Chaple dis Innoucènt*, (ce massacre des innocents, des bébés, ordonné par Hérode pour empêcher la venue au monde du Messie). Gelu en dit dans ses Notes biographiques : « Aubanel lut un morceau d'une énergie effrayante, *Lou Chaple dis Innoucènt* ». Or, Aubanel était avignonnais, et son dialecte était bien ce provençal rhodanien que Gelu estimait cantonné dans des mièvreries bucoliques. Aubanel publiera ce texte sous le titre *Lou Chaple*, dans son beau recueil de 1877, *La miougrano entre-duberto*, j'en donnerai plus tard le texte]

Gelu poursuit à propos de son dialecte marseillais :

« Je connais l'instrument, car je l'ai manié de longues années, et je sais tout le parti que l'on peut en tirer. [rappelons que Gelu écrivait et chantait en provençal de Marseille dans les dernières années Trente, et qu'il avait publié son recueil en 1840].

Quelque tour de force que veuille tenter l'essaim d'hommes d'esprit dont vous avez réclamé le concours pour arrondir votre recueil, ceux d'entre eux qui, comme moi, sont Marseillais de bonne et vieille race, ceux-là même qui seront bas-provençaux [Gelu pense notamment aux Varois], s'ils veulent être naturels et vrais, s'ils veulent penser et écrire en provençal, ne parviendront jamais à composer décemment le Noël que vous leur demandez. Je le leur défends.

Si ce Noël était possible, savez-vous ? J'ai constamment sous les yeux un tableau touchant et bien fait pour inspirer de délicieuses images. Par le temps qui court, bien peu de personnes ont le bonheur de goûter, comme moi, dans toute leur indicible pureté, les joies exquis du foyer domestique. Voyez un peu, M. Roumanille :

[Gelu évoque alors longuement son bonheur familial, entre son épouse aimante, son jeune fils et sa petite fille].

Certes, dans cet intérieur qui ne manque pas d'analogie avec celui de la Sainte Famille, il y aurait sans doute le germe et l'étoffe d'une foule de pensées pleines de charme pour établir un Noël bien suave, s'il devait être écrit en français et si l'inspiration pouvait arriver « appunto », mais comme c'est du provençal qu'il

vous faut si j'avais à écrire un Noël, mes idées prendraient une toute autre direction.

Je voudrais faire parler quelque rude pâtre des montagnes de la Judée, quelque Isaïe rustique aux accents de prophète, quelque Jean-Baptiste sauvage au teint cuivré, à la voix de tonnerre. La parole puissante de mon austère « Vates », en annonçant à tous la bonne nouvelle, irait retentir bien au loin jusque dans les plus sombres profondeurs des vallées, et tous en clamant : Gloire à Dieu au plus haut des cieux ! paix aux bons cœurs ! paix aux simples ! paix à tous ceux qui souffrent ! Il s'écrierait avec bien plus de force encore : Guerre aux méchants ! guerre aux fourbes ! quelle que soit leur toute-puissance sur la terre !... Voici le sauveur du monde ! La lèpre la plus hideuse, la gangrène des cœurs, après avoir pourri les heureux du siècle et les grandes cités, commence à infecter les misérables ; elle attaque déjà les hameaux et les campagnes : Voici l'oint du Seigneur qui nous apporte le baume pour guérir tous ces maux ! Voici le régénérateur de la Société ! Voici le chaste Messie qui va balayer toutes les impuretés dont le monde entier est souillé. Voici le Christ vengeur qui doit bientôt chasser les marchands du temple ! Voici le consolateur des affligés ! Voici le réparateur des injustices ! Voici l'ami et le soutien des humbles et des pauvres ! Voici le fils de la Vierge sainte qui a écrasé le serpent de l'envie ! Voici l'enfant divin qui doit un jour « esuriantes implere bonis et divitis demittere manes ».

Telle serait, à peu près, quand au fond (car pour la forme, elle différerait nécessairement beaucoup, telle serait ma manière de concevoir et de traiter le Noël populaire en dialecte marseillais. [\[comment ne pas penser, en cette première année du triomphe de Louis-Napoléon, à la persécution des démocrates socialistes, à l'éradication voulue de leurs idéaux de justice sociale, au moment même où Roumanille se félicite publiquement de leur écrasement et se prépare à saluer l'Empereur en vers provençaux, entraînant dans son sillage le jeune Mistral, ex-Républicain du printemps 1848\]](#)

Mais vous comprenez trop, mon cher M. Roumanille, que ces hardiesses hurlées par un brutal montagnard qui se plairait à appeler crûment les hommes et les choses par leur nom, ne seraient pas de mise dans vos Noëls sacrés. Si je m'avisais de chanter pareilles énormités, votre Enfant Jésus en tremblerait de frayeur, votre saint Joseph en serait scandalisé et votre sainte Vierge en aurait une crise de nerfs. Alors ce serait à qui le jetterait la plus grosse pierre. Ce qui pourrait m'advenir de plus heureux, ce serait d'être traité en ours mal léché, ou tout au moins qualifié de paysan du Danube.

Laissez-moi donc tout seul rêvasser à l'écart dans mon coin ignoré. Laissez-moi, de temps à autre, égayer les joyeux banquets de mes amis avec mes grossiers tableaux de mœurs populaires, daguerréotypés sur les Bohémiens de ma ville natale. Dans ces études de truands, à la voix rauque et aux mains sales d'aucuns (des penseurs même) ont su trouver une certaine portée philosophique, une connaissance assez profonde du cœur humain et une verve peu commune. Il m'est arrivé bien des fois, depuis quinze ans, de faire rire, pleurer ou frémir mon auditoire. Ce résultat suffit à mon orgueil. Laissez-moi vivre heureux tout doucement à ma guise et ne me demandez pas des choses impossibles. Je suivrai toujours de loin avec plaisir et sympathie vos ébats poétiques ; mais je ne veux point m'y mêler directement. Jusqu'ici je n'ai encore été membre d'aucune société littéraire. Les ficelles de la camaraderie sont pour moi les arcanes du Grand Œuvre. Je n'ai jamais fait partie

d'aucune pléiade. Je n'ai jamais laissé, volontairement du moins, mon nom figurer dans aucune espèce de confrérie, d'affiliation ni de congrégation, et, quoique je ne sois pas encore bien vieux, (je n'ai guère que 45 ans), ce n'est pourtant pas à mon âge que l'on change d'allure.

Singulier j'ai vécu, singulier je prétends vivre et mourir, « Eiamsi omnes, ego non ! ».

Je n'en ai pas moins été très sensible à toutes les choses agréables et sympathiques que renferme votre lettre. Je vous en remercie chaudement ; et (hors de la Muse), croyez bien, M. Roumanille, que je resterai toujours votre bien dévoué,

Victor Gelu ».